Du théâtre à La Trêve et Pandore

Michel PAQUOT

YOANN BLANC : « UN COMÉDIEN DOIT *ÊTRE GÉNÉREUX* »

Bruxellois d'adoption, l'acteur franco-suisse Yoann Blanc a été révélé à un large public par les séries *La Trêve, Pandore* et *1985*. Il y campe des personnages sombres auxquels il parvient à donner une réelle force intérieure. Il reste néanmoins attaché avant tout au théâtre qu'il pratique depuis plus de vingt-cinq ans.

© Romain GARCIN

Yoann Peeters est le nom de l'inspecteur qu'interprète Yoann Blanc dans *La Trêve*. Ce n'est pas un hasard s'ils portent un prénom identique : les trois concepteurs de la série diffusée à la RTBF entre 2016 et fin 2018, Mathieu Donck, Benjamin d'Aoust et Stéphane Bergmans, ont en effet imaginé ce rôle en pensant à lui, sans le prévenir. Il se souvient : « *Un jour, Mathieu m'appelle et me dit : "*Voilà, on a écrit un truc, on tourne un pilote, je ne sais même pas si on va faire la série*". Il faut se rappeler qu'à l'époque, les séries, à la télévision belge, ce n'était pas terrible. J'étais donc un peu réticent parce que j'avais peur que mes potes du théâtre se moquent de moi.* » Il finit par accepter, mais avec une idée précise de son personnage. « *Je souhaitais qu'il soit le moins possible un policier de télévision, avec son blouson en cuir, ses blagues en permanence, etc., qui n'existe pas, en fait. Je voulais au contraire enlever ce côté policier. Je n'ai d'ailleurs pas vraiment l'impression d'en avoir joué un. Je me demandais ce que pouvait être pour un tel personnage le sentiment de justice. Je suis parti là-dessus. C'était quand même un challenge pour moi : ce rôle se développe en effet sur dix épisodes et n'est pas le même à chaque fois.* »

PASSÉ PAR L'INSAS

Pourtant, il n'était pas du tout prévu que ce comédien franco-suisse, né en 1975 dans un village proche de Genève, côté français, et devenu un vrai Bruxellois, apparaisse un jour sur un écran de télévision. Car si, au début des années nonante, il s'inscrit à l'INSAS (Institut National Supérieur des Arts du Spectacle) à Bruxelles, c'est pour faire de la scène. Très jeune, il découvre le théâtre amateur et lorsqu'adolescent, il assiste à son premier spectacle professionnel, il sait avoir trouvé sa vocation. À seize ans, il monte pour la première fois sur scène dans la peau d'Horace, dans *L'École des femmes* de Molière. Et au retour d'un an passé aux États-Unis dans un lycée d'art, où il a fait beaucoup de théâtre, il intègre à Genève une classe préparatoire pour le conservatoire.

Mais, jugeant la formation dispensée en Suisse « *dépassée* » - « *ce qui n'est plus le cas aujourd'hui* » tient-il à préciser -, il passe le concours de l'INSAS. Cette école, il ne la connaissait pas du tout avant de croiser sur les bords du lac Léman un ami qui en sort. Et comme Paris n'est pas une option pour lui - il ne veut ni faire le conservatoire ni s'inscrire à un cours privé style Simon ou Florent - il prend le train pour la capitale belge, soutenu par ses parents. « *J'étais quelqu'un d'assez volontaire, de décidé. Ils m'accompagnaient en se disant qu'on verra bien. Et s'ils devaient être un peu inquiets, je ne l'ai jamais ressenti.* »

THÉÂTRE BOUILLONNANT

« *Je n'avais jamais mis les pieds à Bruxelles, je ne savais pas à quoi ressemblait cette ville,* se souvient-il. *Quand je suis sorti de la station de métro Arts-Loi, entendant beaucoup de monde parler flamand, je me suis dit qu'en fait, si ça se trouve, personne ne parlait français. J'avais dix-huit ans, je m'étais un peu emballé, trop content de quitter Genève. Mais je ne pensais pas du tout rester, vraiment pas, je n'avais pas réfléchi plus loin que de faire une école. Et puis, la vie s'est mise comme ça, j'étais heureux de ce que je faisais ici, j'aimais bien les gens avec qui je travaillais, je me suis marié, je n'avais plus aucune raison de repartir. Même s'il m'a fallu du temps pour m'acclimater à cette ville qui était tellement différente de là d'où je venais.* » En revanche, il a adoré sa scolarité. « *J'ai eu la chance d'être dans une classe qui se serrait les coudes, où l'on se soutenait très fort. J'en garde un très bon souvenir, j'ai rencontré plein de profs super. J'étais très jeune, cela m'a permis de voir des spectacles, d'en discuter, d'essayer des pièces…* »

Il commence très vite à travailler, prenant un plaisir énorme à être sur scène. Il est animé par un esprit de bande, à une époque, les années 1990 et 2000, où le théâtre belge est bouillonnant, extrêmement créatif et audacieux. Sous la direction de Michel Dezoteux, Armel Roussel ou Philippe Sireuil, il joue Marivaux, Edward Bond, Tchékhov ou Shakespeare. « *Même si on travaillait des auteurs, on n'était pas du tout représentatifs d'un théâtre de texte, on adaptait pas mal. Il y avait un côté recherche, l'envie de faire autre chose, de se démarquer.* » Par contre, le cinéma n'est pas du tout dans sa ligne de mire. À tel point que les premières propositions qu'il reçoit, il les refuse pour cause de répétitions. « *J'aimais vraiment beaucoup le cinéma, je regardais un nombre incroyable de films, mais jamais je ne me disais que j'allais en faire. J'avais l'impression que ce n'était pas pour moi, cela ne correspondait pas à ce que je faisais. On croit toujours que c'est ce que veulent faire les jeunes comédiens, mais, en fait, non. D'autant plus que la Belgique, ce n'était pas le meilleur endroit pour percer sur ce terrain.* »

PREMIERS FILMS

Le cinéma arrivera par l'écriture. Grâce à un étudiant qui, à la sortie de ses études, lui propose d'écrire avec lui un court métrage. Dans lequel il tient un rôle. Avant d'enchaîner sur le premier film « *fauché* » de Géraldine Doignon. Il prend goût à ce travail d'équipe, où l'on doit réfléchir, créer, organiser, ce qui, s'aperçoit-il, n'est finalement pas très différent de ce qu'il fait au théâtre. Ce n'est pourtant pas le septième art, où il apparaît dans une poignée de films, comme *Trois jours et une vie* de Nicolas Boukhrief ou *Lucky* d'Olivier Van Hoofstadt, qui va révéler sa puissance dramatique, mais la télévision. Entre *La Trêve* et *1985*, série qui a pour toile de fond les Tueurs du Brabant où il joue le rôle d'un formateur d'une unité spéciale de la gendarmerie, il a donné toute sa vérité, dans *Pandore*, à l'homme politique populiste Mark Van Dyck. « *Je me suis demandé comment pense cet homme, comment il vit, sans avoir de préjugés. Ce qui est assez compliqué parce qu'on a tendance à globaliser le personnage. D'autre part, la série commence sur le fait qu'il a peur et qu'il commet quelque chose d'une grande lâcheté. Comment fait-on avec sa lâcheté et ses peurs ? Je ne suis pas d'accord avec le "tous pourris", avec ceux qui disent que les hommes politiques, ce qu'ils veulent, c'est le pouvoir pour le pouvoir, même si je ne dis pas que ça n'existe pas. Mais je crois que ce peut être une fonction assez noble.* »

Néanmoins, même si ces séries lui ont apporté une certaine notoriété, Yoann Blanc reste d'abord attaché au théâtre. « *Jouer devant un public ou face à une caméra, cela n'a rien à voir. Sur scène, j'ai l'impression d'avoir préparé une fête pour des gens. Jeune acteur, j'adorais répéter. Mais plus le temps passe, plus ce que j'aime, c'est la représentation. Un comédien de théâtre se doit d'être généreux avec ses partenaires, les écouter, les mettre en valeur. Je crois que c'est la base de ce métier.* » ■